

Eric Hazan

Le tumulte de Paris

La fabrique
éditions

© **La Fabrique éditions, 2021**

ISBN : 9782358722117

La Fabrique éditions

64, rue Rébeval

75019 Paris

lafabrique@lafabrique.fr

www.lafabrique.fr

Diffusion : Les Belles Lettres

Sommaire

Avant-propos —	9
Quartiers —	13
Tabacs, droguistes —	15
Kiosques et charrettes —	18
Mendiants, mendiante —	22
Portes —	25
Belleville —	27
Une anecdote —	33
Librairies —	35
Rive gauche —	38
Zinc —	41
Boulevard périphérique —	43
Noms des rues —	49
Cafés —	55
Végétalisation —	59
Jean-Paul Sartre —	61
Verrues urbaines —	67
Art nouveau —	68
Passages cloutés —	71
Places —	71
Île de la Cité —	76
Surréalisme —	78
La Bourse —	82

Écrivains parisiens —	86
Des rues qui changent —	92
Bobos —	96
Jacobins —	97
Immeubles-Industriels, Marcel Rajman —	100
Dômes —	106
Squares —	111
Deux Allemands —	116
Bruits de la rue —	124
<i>Table des illustrations</i> —	127

Pour Stella, pour Jean



Avant-propos

Ce livre a été entrepris pour défendre Paris dont on dit aujourd'hui tant de mal – ville muséifiée, atone, embourgeoisée, etc. Le plus fort, c'est que ces propos ne sont pas tenus exclusivement par les ennemis habituels de Paris, ceux qui s'en tiennent à distance, qui ont peur de ses explosions périodiques. Mais ceux que Paris a abrités, éduqués, cultivés, ceux qui lui sont largement redevables de ce qu'ils sont devenus, ceux-là participent au dénigrement de leur ville nourricière. C'est peut-être qu'il y a une part justifiée dans cette façon de déboulonner Paris, de ruiner le mythe. Ville-musée ? Il est vrai que celui ou celle qui, du milieu du Pont-Neuf, ferait un tour complet sur lui/elle-même se trouverait comme au centre de la très vaste salle d'un musée imaginaire. Mais il n'y a rien de nouveau, Rastignac ou Baudelaire auraient eu à peu près la même vue – la Samaritaine mise à part, bien entendu. L'embourgeoisement ? C'est depuis bien longtemps que Paris est divisé en deux par une ligne passant à peu près par le faubourg et la rue Poissonnière, les beaux quartiers à l'ouest et les quartiers « populaires » à l'est. Lors de la

Le tumulte de Paris

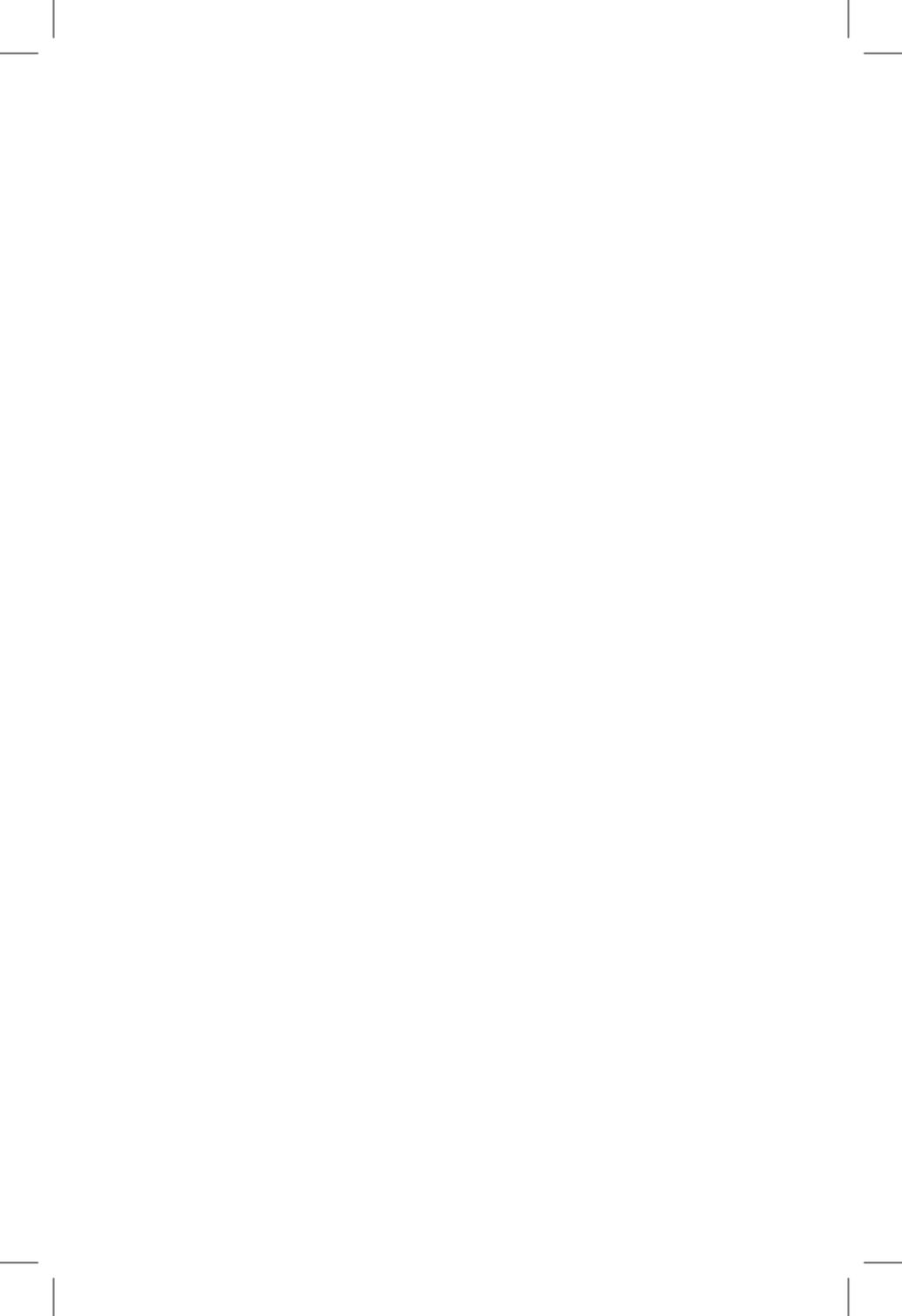
grande insurrection prolétarienne de juin 1848, les barricades ouvrières étaient parvenues jusqu'à cette ligne lors de leur plus grande avancée.

Ce qui est sûr, c'est que depuis les funestes années Pompidou le Paris populaire est grignoté, soit par des destructions (le Vél' d'Hiv où avait lieu la grande kermesse populaire des Six Jours avec Édith Piaf et Marcel Cerdan, la place des Fêtes où les habitués de restaurants avaient encore leur rond de serviette en 1960, la rue Watt et ses alentours, chère aux situationnistes), soit plus insidieusement par une sorte de colonisation interne. Prenons un petit quartier périphérique peuplé d'Arabes, de Noirs et de Blancs pauvres – par exemple le quartier de l'Olive au nord de la Chapelle, il y a vingt ans. (J'aurais pu prendre d'autres exemples, les berges du canal Saint-Martin il y a trente ans ou la place de la Réunion aujourd'hui.) Le coin est repéré comme agréable, on le fréquente, on l'explore et comme les loyers sont bas on s'y installe. D'autres suivent, des amis d'abord et puis n'importe qui. Les loyers montent, les immeubles sont rénovés, des bars s'ouvrent, puis un magasin bio, un restaurant vegan... Les premiers habitants, les indigènes sont chassés par la hausse des loyers et vont s'établir plus loin, à Saint-Denis s'ils ont de la chance, ou sinon à Garges-lès-Gonesse, à Goussainville ou dieu sait où. Ainsi les quartiers populaires sont-ils colonisés par « des gens » qui n'ont aucune mauvaise intention – au contraire, ils

et elles sont ravis d'habiter un quartier « coloré » et regrettent de le voir se blanchir.

Si le capitalisme continue à prospérer, le processus finira par vider Paris de tous ses pauvres et s'étendra à la première couronne où ils auront migré. Mais si nous sommes à la fin d'un cycle commencé avec Thermidor – bien des signes permettent de l'espérer – alors tout va redevenir possible, y compris le retour des exclus, des entassés, des méprisés. En attendant, il faut garder une main sur la ville, en connaître l'histoire et les détours pour que le moment venu elle puisse reprendre ses couleurs et sa gloire. Tel est l'objet de ce livre.

Il a un modèle : le *Tableau de Paris* de Louis-Sébastien Mercier, dont les derniers volumes furent publiés en 1788. Sans chercher à égaler cette œuvre admirable, je lui ai emprunté l'idée de textes courts, discontinus, sur des sujets variant d'une page à l'autre voire à l'intérieur de la même page. Je les ai peu retravaillés et les ai laissés dans l'ordre où ils ont été écrits. Je n'ai pas parlé des bouleversements de la vie parisienne apportés par la pandémie en cours : d'autres l'ont fait – en particulier à La Fabrique – et il ne m'a pas paru nécessaire d'y ajouter mon grain de sel.



Quartiers

Sur le papier Paris est divisé en quatre-vingts quartiers, quatre par arrondissement, mais ce découpage est purement administratif et policier, sans aucune réalité sensible. Personne ne vous dira qu'il ou elle habite le Gros Caillou ou le quartier Sainte-Marguerite. Ce qu'on considère comme « son quartier » est un territoire affectif dont les limites peuvent être historiquement et géographiquement claires sans que tout le monde lui donne le même nom. Ainsi les uns diront qu'ils habitent le Marais alors que leurs proches voisins se localiseront plutôt rue Saint-Antoine ou « pas loin de la Bastille ».

Certains quartiers ont changé au point de ne plus justifier leur nom traditionnel. Le Quartier latin où les touristes sont plus nombreux que les étudiants, centré sur une Sorbonne où il faut montrer ses papiers pour entrer, privé de presque toutes ses grandes librairies, n'a plus grand-chose de latin. Au quartier juif de la rue des Rosiers on ne trouve plus de *gefilte fish* ou de *pastrami* que dans deux

Le tumulte de Paris

ou trois boutiques car les vieux ashkénazes sont morts et leurs enfants sont partis vivre ailleurs. La charcuterie Goldenberg, autrefois phare du quartier, a laissé la place à une boutique de mode japonaise. Certains quartiers ont même disparu : de l'ancien quartier arménien, rue Lamartine et rue de Trévise, il ne reste que quelques noms de consonance arménienne sur de rares enseignes.

Plusieurs communautés jadis importantes n'ont jamais eu de quartier à elles. Les Russes blancs, très nombreux à Paris des années 1920 aux années 1950, avaient même un journal dont la critique théâtrale était assurée par le patron d'un restaurant russe de la rue Bréa, « Chez Dominique ». Les Russes blancs étaient souvent chauffeurs de taxi – béret enfoncé jusqu'aux oreilles, blouse grise, Gitane maïs éteinte, et une façon très particulière de maltraiter leur vieux taxi G7 à deux tons, noir et rouge. Cette communauté s'est évaporée sans avoir eu d'implantation dans la ville, elle est bien oubliée, c'est dommage.

Mais d'autres quartiers apparaissent. De nouveaux quartiers juifs se sont développés, l'un dans le bas de la rue Manin près de la porte Chaumont, l'autre, plus huppé, dans le XVII^e arrondissement autour de l'avenue de Wagram, rue Rennequin, rue Jouffroy-d'Abbans. Plus ancien déjà, le quartier « indien », qui aligne ses saris et ses boutiques de films bollywoodiens sur le faubourg Saint-Denis entre la gare du Nord et la place de

la Chapelle, est en fait un quartier de Sri-Lankais, presque tous tamouls. Les Kurdes (ceux qu'on appelle Turcs) ont depuis des années leur quartier dans le X^e arrondissement, rue d'Enghien, rue de l'Échiquier et dans le bas de la rue Saint-Denis. Encore plus ancien (moins toutefois que le grand ensemble du XIII^e), le quartier chinois du bas Belleville s'agrandit depuis les années 1970 au point que dans certaines rues, comme la rue Cíviale ou la rue Rampal, les restaurants et les boutiques sont tous chinois et les travailleuses du sexe chinoises sont nombreuses sur le boulevard de la Villette. Ces « Chinois » viennent presque tous du Wenzhou, grande province au sud de Shanghai dont les habitants sont connus, paraît-il, pour leurs aptitudes commerciales.

« Paris n'est plus ce qu'il était », oui et heureusement, il bouge, il évolue sans cesse comme un organisme vivant dont certaines parties s'atrophient tandis que d'autres prolifèrent.

Tabacs, droguistes

Les pauvres fument plus que les riches. Des études sociologiques le montrent mais on pourrait s'en passer : il suffit de comparer la densité en bureaux de tabac dans les quartiers parisiens

Le tumulte de Paris

chics et les quartiers populaires. Depuis le Palais-Bourbon jusqu'à l'Institut du Monde arabe, sur toute l'élégance du boulevard Saint-Germain on ne compte que trois bureaux de tabac en incluant la Cave à Cigares du carrefour de l'Odéon, qui n'en est pas vraiment un. Trois, c'est le nombre des bureaux sur la rue de Belleville, entre la station Belleville et la suivante, Pyrénées, à cinq minutes de marche. Comme l'obésité, le tabagisme est un marqueur de classe. Il est d'ailleurs rare que les bureaux de tabac, où sévissent aussi souvent le PMU, le Loto et la Française des jeux, soient des établissements chics – comme la Civette, face à la Comédie-Française, où les conseillers d'État vont sans doute acheter leurs havanes.

L'enseigne des tabacs parisiens fait parfois référence au lieu d'implantation – tabac du Roule, de la Muette, des Gobelins – mais elle reprend souvent le nom de marques de cigares ou de cigarettes depuis longtemps disparues, datant de l'époque où le tabac brun sortait par tonnes des usines de la Seita et où l'on fumait dans tous les cafés. Weekend, Balto, Reinitas, Celtique, Boyards : autant de souvenirs des années de la Dauphine Renault, du *Petit Soldat* de Jean-Luc Godard et du prix Goncourt de Romain Gary pour *Les Racines du ciel*. Quant aux tabacs « Le Jean-Bart », ils renvoient à la légende du célèbre corsaire menaçant ses geôliers anglais de mettre le feu à un tonneau de poudre avec le cigare allumé qu'il tenait en main.

Dans ces années-là, les tabacs parisiens étaient souvent tenus par des Auvergnats ou plus précisément par des natifs du Rouergue – dans l'ensemble peu avenants, pourvus de gros chiens-loups et de femmes revêches. De cette population il ne reste presque rien, les rares enseignes « Au Bougnat » étant plutôt des souvenirs de marchands de bois et charbons, eux aussi quasi disparus. Il y a bien un tabac « Le Rouergue » rue du Faubourg-du-Temple, mais le patron est chinois et ne sait pas pourquoi son établissement porte ce nom. Tous les fumeurs, tous les gratteurs de tickets en ont conscience : depuis quelques années, les tabacs de Paris sont massivement pris en charge par des Chinois. Ils et elles sont souvent jeunes et nettement plus agréables et efficaces que les anciens de Villeneuve-sur-Lot. Interrogés sur les raisons de cette domination asiatique sur un commerce si parisien, leurs réponses sont peu claires : un système de tontines pour réunir l'argent nécessaire – un tabac bien placé peut coûter jusqu'à un million d'euros – ou encore la capacité de travailler plus dur que les autres.

Plus curieux encore : les drogueries parisiennes, ces boutiques où l'on trouve boules antimites, déboucheurs de lavabos, tapettes à souris et tant d'autres objets, ont souvent pour propriétaire un Indien de Madagascar. Dans un bel établissement de la rue Choiseul, près de l'Opéra-Comique, l'un d'eux m'a expliqué ce tropisme : « En Inde, nous

Le tumulte de Paris

faisons partie d'une caste dont la spécialité est justement ces commerces où l'on vend de tout. Nous sommes nombreux à nous être installés à Madagascar au temps des Français et nos familles avaient là-bas des boutiques comme celle-ci. Et quand il a fallu partir, le choix s'est tout naturellement porté sur la France. Aujourd'hui, quand une droguerie se libère, nous essayons qu'elle soit prise par l'un des nôtres. » Pourvu qu'ils continuent, qu'ils résistent face à Leclerc, Auchan et C^{ie}, pourvu que subsistent ces boutiques où, comme dans certains vieux garages ou chez certains marchands d'instruments à vent d'occasion, l'accumulation ordonnée défie la standardisation et rivalise de fantaisie avec les formes d'art contemporain qu'on appelle des installations.

Kiosques et charrettes

Le kiosquier près du métro Belleville m'explique que les livreurs de journaux jettent les paquets vers quatre heures du matin à l'arrière de son kiosque dans une boîte dont ils ont la clef. Il ne les voit donc jamais – sauf celui du *Monde*, qui passe vers midi et demi.

Jusqu'aux années 1960, le quartier de la presse était concentré entre la rue Réaumur, la

rue Montmartre et le boulevard Poissonnière : *L'Aurore* rue Montmartre, *L'Humanité* boulevard Poissonnière, *Le Parisien libéré* et *France-Soir* rue Réaumur, *Le Monde* étant presque en exil au fond de la petite rue des Italiens. Dès que les journaux sortaient des presses, des nuées de cyclistes partaient les distribuer dans les kiosques sur des vélos dont la roue avant était plus petite pour loger un énorme porte-bagages en ferraille. (Du temps où l'on livrait la viande à domicile, les garçons bouchers avaient les mêmes vélos, mais rouges.) Les coursiers cyclistes n'étaient pas les seuls à diffuser les journaux, il y avait aussi les crieurs qui les vendaient à l'unité dans les lieux les plus fréquentés, les stations de métro, les queues devant les cinémas, les gares, les grands magasins, les Champs-Élysées. Un peu plus tard, vers 1960, les vélos ont été remplacés par des motos, des BMW avec sidecars où étaient empilés les paquets de journaux.

Et puis tout a changé quand les imprimeries sont parties en banlieue. Les journaux ont cessé d'être des lieux où la rédaction, la composition, la correction et l'imprimerie étaient situées à différents étages du même immeuble. Dès lors, la livraison ne pouvait se faire qu'en camionnettes anonymes et peu pittoresques, depuis des banlieues de plus en plus lointaines.

Les vélos à petite roue avant ne sont pas les seuls véhicules à avoir plongé au fond des mémoires. Je me souviens qu'après la guerre, Gervais livrait

Le tumulte de Paris

le lait aux boutiques sur de grands plateaux de bois munis de roues à pneus et tirés par deux chevaux. Sur les plateaux s'entrechoquaient de grands bidons de lait auxquels étaient appendus des récipients métalliques d'un litre au bout d'une longue tige métallique accrochée au bord des bidons. On disait que M. Gervais aimait beaucoup les chevaux.

Tant que les Halles sont restées dans Paris, on rencontrait un peu partout dans la ville des charrettes de quatre-saisons. Ceux qu'on appelait « marchands de quatre-saisons » allaient s'approvisionner au grand marché central et poussaient leur chargement jusqu'à leur point de vente habituel, sur les marchés mais pas seulement. Ces charrettes en bois, toujours peintes en vert, avaient à l'avant deux grandes roues cerclées de fer et à l'arrière une béquille pour stabiliser l'engin à l'arrêt. Deux longues poignées de bois servaient à tirer ou pousser la charrette. C'est une image d'un paysage parisien disparu que l'on ne connaît plus que par les photographies de Doisneau et de quelques autres.

Et les taxis, les merveilleux taxis Renault carrés, bicolores – rouges jusqu'aux portières, noirs au-dessus – et d'un confort confinant au luxe : séparé du chauffeur par une vitre coulissante (comme à Londres), on était assis sur une banquette recouverte d'un tissu, presque un tapis, magnifique dans mon souvenir. Le compteur était



à l'extérieur, le chauffeur devait baisser sa vitre pour l'atteindre. À chaque nouveau client, il le remontait avec une clef placée juste au-dessous des chiffres qui défilaient pendant la course, franc après franc. J'entends encore le bruit très particulier de la clef qui remontait le ressort du compteur. Un petit panneau de la taille d'une carte de visite prenait une position oblique sur le compteur au début de la course, seul indice que le taxi n'était plus libre.

On prenait aussi l'autobus. Entrée et sortie se faisaient par la même porte, à l'arrière de la plateforme ouverte à tous vents. Le receveur composait les billets avec un appareil métallique tenu par une bretelle sur son ventre. Là encore, j'entends le bruit de ce composteur. Le receveur donnait

Le tumulte de Paris

au chauffeur le signal du départ en tirant sur une chaînette munie d'une poignée de bois et reliée à une clochette. Quand l'autobus était complet, les agents de police et les pompiers pouvaient voyager « en surcharge », debout au bord de la plate-forme en se tenant aux montants métalliques. Les *Exercices de style* de Raymond Queneau ont pour cadre une plate-forme d'autobus du début de cette époque – du début car il s'agit d'un autobus de la ligne S, avant que les lettres soient remplacées par des chiffres.

Mendiants, mendiantes

Se lancer dans une typologie de la grande misère parisienne, ce serait offensant pour ceux qui dorment par terre sur des cartons et trouvent à se nourrir dans les poubelles. C'est sur nous-mêmes, les non-mendiants, que la réflexion mérite d'être menée.

Une catégorie particulière comprend ceux qui ne donnent rien, jamais, pas même une cigarette. Ce ne sont pas forcément des êtres sans cœur, ils ont des arguments : la pitié est une passion triste et la charité, une abjection ; ce n'est pas en distribuant quelques euros au hasard que l'on lutte contre la misère ; ceux qui le font se donnent

bonne conscience pour pas cher. Tout cela est juste et ceux qui continuent malgré tout à fouiller dans leurs poches pour répondre à la demande le savent très bien. Mais en dehors même des réticences théoriques, reste la question : à qui donner ?

À tous ceux qui tendent la main, ce n'est pas possible. Le don ne consiste pas seulement à mettre dans cette main – ou dans un gobelet, une écuelle, une casquette – une pièce de monnaie. Pour donner au geste un minimum de sens, il faut l'accompagner de quelques mots, d'un sourire, d'une tape sur l'épaule, bref de petits signes manifestant une appartenance commune au groupe des êtres humains. Or, de tels gestes ne sont pas faits pour être répétés à tous les carrefours. Il faut donc faire des choix. Chacun les siens – je parlerai des miens.

J'ai eu plusieurs « clients » attirés. Sur les quais de la ligne 11 à Belleville, un homme d'une cinquantaine d'années, Noir africain, qui joue de la mandoline ou plutôt égrène des notes tout doucement sans dégager de mélodie, courbé sur l'instrument, sans un regard pour les « usagers » – les rares fois où je l'ai rencontré déplié, j'ai vu qu'il est très grand et qu'il boite ; une autre a son siège social sur un banc, près de la grande poste 1930 de la rue des Archives – la première fois que j'ai vu cette vieille dame, j'ai été saisi par la couleur de ses yeux, de ceux qui projettent du bleu tout autour d'eux. Quand je suis dans le quartier, je

Le tumulte de Paris

fais un détour pour voir si elle est à son poste et bavarder un moment.

Ce sont des exceptions, et la plupart de ceux à qui je donne sont pour moi des anonymes – ce qui ne signifie pas qu'ils sont choisis au hasard. Je ne résiste pas à ceux qui m'abordent posément et me demandent si je peux les aider ; ni aux jeunes femmes voilées de noir, strictement muettes et immobiles dans une pose sans doute traditionnelle, accroupies, le bras tendu, le coude appuyé sur le genou, la main ouverte en forme de coupe – belles comme des statues égyptiennes ; ni aux accordéonistes roms du métro qui jouent en virtuoses des airs de chez eux au lieu des habituelles rengaines vaguement inspirées de Piaf ou d'Aznavour. Bref je donne aux plus charmantes, aux plus doués, aux mieux armés dans le malheur. Évidemment, ce n'est pas ce qu'il faudrait faire. Mieux vaudrait aider un peu ceux qui ont le moins d'atouts, celle dont la mélopée vous poursuit sans pitié le long des couloirs, celui qui entame dans le wagon le discours fatal, « Excusez-moi de vous importuner dans votre transport, je m'appelle Robert, je suis à la rue... » Oui, mais les affects l'emportent souvent sur la raison.